

Considérations sur la forme et le sens. *Pis* en français québécois. Une simple variante de *puis*? Un simple remplaçant de *et*?

GAÉTANE DOSTIE

Université de Sherbrooke

(Received September 2003; revised February 2004)

ABSTRACT

Plusieurs travaux ont été consacrés à ce jour à *puis* (Chevalier et Molho, 1986; Hansen, 1998; Reyle, 1998; Bras, Le Draoulec et Vieu, 2001). En revanche, à l'exception de quelques études ciblées (Laurendeau, 1982 et 1983; Laks, 1983), *pis* a généralement été tenu pour une variante dans la prononciation de *puis* et a rarement été examiné pour lui-même. L'objectif du présent article, consacré à *pis* dans son usage en français québécois, est double. Il s'agit:

- de dégager les spécificités sémantiques du marqueur lorsqu'il est connecteur (propositionnel et textuel). Cela conduit à le situer par rapport à *et* et à proposer une hypothèse, basée sur l'opposition 'connecteur associatif/connecteur dissociatif', susceptible d'expliquer pourquoi les marqueurs en cause se trouvent en distribution complémentaire dans l'oral familier, bien qu'ils expriment tous deux un type de connexion neutre;
- d'identifier les sens de *pis* lorsqu'il est marqueur discursif et de mettre en évidence les liens qui les unissent entre eux, de même que les liens qui les rattachent à l'emploi où le marqueur agit à titre de connecteur.

Pour clore l'étude, le cas de *pis* est envisagé dans le cadre d'une évolution naturelle des langues où certains connecteurs ont tendance à perdre leur valeur temporelle, spatiale, etc. pour devenir des connecteurs neutres (Antoine, 1958; Laks, 1983). Les emplois discursifs de *pis*? sont quant à eux, mis en relation avec ceux de *et pis*? (devenu par la suite (*et*) *pis*? qui fonctionnait également comme marqueur discursif au xvii^e siècle en français de France, c'est-à-dire pendant l'extension coloniale en Nouvelle-France. Le mot *pis* représente donc l'aboutissement, en français québécois synchronique, de la fusion de deux chaînes d'évolution qui contribuent à son statut actuel d'unité polycatégorielle, à savoir, d'une part, son statut de connecteur (propositionnel et textuel) et, d'autre part, celui de marqueur discursif.

I INTRODUCTION

Nous proposons d'examiner le marqueur *pis* tel qu'il est utilisé en français québécois. Voici en (1) un exemple typique d'utilisation du marqueur.¹

(1) B: J'ai un projet actuellement, mais c'est pour dans deux étés.

A: OK OK

B: Je suis allée en Europe, cet été. J'ai ben aimé ça, *pis* ça serait d'y retourner avec ma sœur . . . mon frère *pis* ma belle-sœur, *pis* la mère de ma belle-sœur. On louerait un appartement, *pis* moi, je travaillerais en même temps. Au nord de la Belgique, la mer du Nord. Le nom de la ville, je le sais pas, mais juste à côté là, tu as la Hollande, c'est vraiment entre les deux là, près de la limite de la frontière de la Hollande *pis* la Belgique . . . au nord.

Contrairement à ce qu'on pourrait observer dans d'autres variétés de français (v. l'étude sociolinguistique de Laks, 1983), l'utilisation de *pis* ne paraît pas liée, en français québécois, à l'appartenance sociale de l'énonciateur. La variable diaphasique, c'est-à-dire la variable relative aux niveaux de langue comme familier, soutenu, etc., sans être décisive semble davantage pertinente pour délimiter son usage d'un point de vue sociolinguistique que la variable diastratique, c'est-à-dire que la variable relative aux classes sociales. En ce sens, l'usage de *pis* dans les conversations familières comme en (1) est généralisé et son emploi répété passera complètement inaperçu. C'est justement lorsqu'il œuvre dans ce type d'interaction verbale, familier et spontané, que nous examinerons ici le marqueur, dans le but de dégager quelques aspects de son sémantisme.

La présente étude fait suite à une série de travaux dont la méthodologie ainsi que les assises théoriques sont exposées dans Dostie (2004). Nous reprendrons maintenant de façon succincte quelques distinctions terminologiques utiles pour la suite de l'exposé (p. 40 sq.). Ainsi, nous parlons de *connecteur propositionnel* pour désigner les cas où une unité relie deux segments de texte à l'intérieur d'une phrase (voir par exemple (2) où *pis* lie des groupes nominaux). Nous réservons le terme de *marqueur pragmatique* pour identifier les cas où une unité joue un rôle *extra-phrastique*, c'est-à-dire les cas où elle agit au plan de la macro-syntaxe du discours. Dans la typologie esquissée, un marqueur pragmatique sera soit un *connecteur textuel*, soit un *marqueur discursif* (MD), tel qu'illustré par la figure 1. Le connecteur textuel se reconnaît par le fait qu'il relie des phrases ou des groupes de phrases (voir entre autres (29–30)); son rôle est donc extra-phrastique, ce qui le différencie du connecteur propositionnel qui agit, comme nous l'avons spécifié, au sein de la

¹ La plupart des exemples analysés dans cet article ont été tirés de corpus de langue orale et plus spécifiquement de la Banque de données textuelles de l'Université de Sherbrooke, ou ont été entendus et retranscrits. Les résultats des tests linguistiques ont été vérifiés auprès de quelques locuteurs entraînés à analyser et à commenter des exemples. Nous tenons par ailleurs à remercier amicalement Ronald Landheer de ses commentaires critiques sur une version préliminaire du texte ainsi que les deux relecteurs du *JFLS* de leurs questions pertinentes qui nous ont aidée à préciser certains aspects de l'étude.

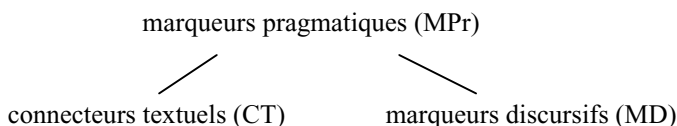


Figure 1. *Sous-classes des marqueurs pragmatiques.*

phrase. Enfin, la classe des marqueurs discursifs comprend elle-même plusieurs sous-classes dont celle des *marqueurs de réalisation d'un acte illocutoire* à laquelle se rattachent les emplois discursifs de *pis* (notés plus loin *pis?*; voir notamment (9)). Comme leur nom l'indique, ces marqueurs réalisent par eux-mêmes un acte illocutoire, le plus souvent directif ou expressif. D'un point de vue syntaxique, ils constituent un énoncé à part entière et ne sont donc pas intégrés à une phrase, ce qui en fait une catégorie relativement homogène.

Les unités à valeur pragmatique (c'est-à-dire les connecteurs textuels et les marqueurs discursifs), comme *t'sais*, *dis donc*, *écoute*, *mettons* et *par exemple*, sont souvent le résultat, en synchronie, de la migration d'une unité lexicale ou grammaticale hors de sa zone d'origine. L'unité source acquiert alors le statut d'unité pragmatique par un processus de grammaticalisation (au sens large). Dans la perspective évoquée, le cas de *pis* est intéressant à examiner parce qu'il s'agit d'un marqueur qui, en plus de présenter des emplois de connecteur propositionnel, donc des emplois grammaticaux, possède justement des emplois pragmatiques (en l'occurrence, des emplois de connecteur textuel et de marqueur discursif). Il s'agit en somme d'une unité qui est non seulement polysémique, mais aussi polycatégorielle; ou encore, comme on le dit parfois, d'une unité hétérosémique (Lichtenberk, 1991).

2 *PIS*: UNE VARIANTE DE *PUIS*?

Précisons d'entrée de jeu que, dans ses emplois grammaticaux, *pis* est plus proche de *et* que de *puis* dont il provient pourtant par syncope (sur *et*, voir notamment dans l'abondante littérature: Cornulier, 1985; Luscher et Moeschler, 1990; Lambert, 2001a et 2001b). Ainsi, *et* pourrait remplacer *pis* en (2) dans la connexion d'éléments appartenant à un même syntagme; *puis* serait douteux dans ce contexte où il exprimerait un sens différent. De même, lorsqu'il lie des propositions fléchies, *pis* pourra apparaître dans des contextes où *puis* serait exclu, comme en (3). Dans l'exemple considéré, les deux faits relatés ne sont pas ordonnés l'un par rapport à l'autre, c'est-à-dire que l'un ne précède pas l'autre d'un point de vue temporel, d'où l'usage de *pis* ou encore de *et*. Cette particularité va de pair avec le fait que les propositions reliées par le connecteur sont symétriques. Elles pourraient en effet être inversées sans changement de sens autre que thématique (ex.: *J'ai beaucoup d'énergie pis j'ai une bonne endurance*). Ce caractère symétrique des éléments reliés par *pis* se retrouve également, cela va de soi, en (2) qui serait équivalent à *C'est là-dedans qu'elle mettait ses aiguilles pis sa catalogue*.

- (2) C'est là-dedans qu'elle mettait sa catalogne *puis* ses aiguilles. <et/??*puis* ou ≠>
 (3) Je suis sûr que ça va aller. Inquiète-toi pas. J'ai une bonne endurance *pis* j'ai beaucoup d'énergie. <et/?*puis*>

À l'inverse, il arrive que seul *puis* soit possible. Cela se produit en (4) où une idée de temporalité, une idée de succession d'événements dans le temps est exprimée. De même, *puis* et *pis* ne sont pas équivalents en (5): *puis* sera spontanément interprété comme apportant une indication chronologique, contrairement à *pis*, qui aura alors pour synonyme proche *ainsi que*. Les syntagmes reliés par *puis* ne sont pas en ce cas symétriques, c'est-à-dire que *Il va refaire le salon puis la cuisine* n'est pas sémantiquement équivalent à *Il va refaire la cuisine puis le salon*. En revanche, les éléments conjoints par *pis* en (5) sont symétriques, tout comme en (2) et (3).

- (4) B donne des instructions à A pour se rendre chez C. Il lui dit: [...] Et là, tourne à gauche, *puis* à droite. [/?*pis*]
 (5) Il va refaire le salon *puis* la cuisine. [Le salon sera refait avant la cuisine.] / Il va refaire le salon *pis* la cuisine. [Il n'y a pas d'indication chronologique dans l'ordre qui sera suivi.]

Il a été souligné à maintes reprises (notamment dans Antoine, 1958; Reyle, 1998; Hansen, 1998; Bras, Le Draoulec et Vieu, 2001) que *puis* n'exprime pas toujours une valeur temporelle, comme en (6) où il agit à titre de «marqueur d'intégration linéaire» (sur cette notion, v. notamment Turco et Coltier, 1988 ainsi que Adam et Revaz, 1989). Nous poserons, à la suite de J.-M. Adam et F. Revaz, que *puis* fonctionne, dans de tels contextes, au niveau de la construction du discours. En (6), où on rencontre une énumération basée sur une disposition spatiale (Reyle, 1998) et où *puis* alterne avec *ensuite*, *pis* est douteux, tout comme *et* du reste.

- (6) Au premier étage, il y avait d'abord la chambre de «Madame», très grande. [...] Elle communiquait avec une chambre plus petite. [...] *Puis* venait le salon. [...] Ensuite un corridor montait à un cabinet d'études. (Exemple tiré de Reyle, 1998: 71) <??*pis*/**et*>

En somme, *pis* peut commuter avec *puis* uniquement dans quelques contextes, en particulier lorsque que *puis* perd «une partie de sa charge sémantique initiale», pour reprendre les termes de Antoine (1958) et qu'il se rapproche de ce fait des connecteurs «neutres». C'est le cas notamment lorsque des marqueurs de temps, de succession, etc., comme *après* ou *ensuite* apparaissent également dans l'énoncé. Par exemple, *après* apporte une indication chronologique en (7) de sorte que *pis* de même que *et* sont ici possibles.

- (7) Je vais lui en parler, *puis* après, on pourra décider de la marche à suivre. <*pis*/ *et*>

Le scénario se répète en (8), en ce sens que *pis* ainsi que *et* seraient là encore recevables. Qui plus est, *pis* serait sans aucun doute perçu comme étant plus naturel en français québécois que *puis* dans l'exemple en question. Au-delà de ces perceptions particulières, (8) montre que *puis* a, d'une part, la capacité de s'émanciper, dans certaines variétés de français, du trait /+temporel/ sans exiger la

présence d'un marqueur temporel dans le contexte linguistique immédiat et que, d'autre part, cela rend alors possible la substitution par *pis* ou encore par *et*. *Puis*, tout en jouant un rôle sur le plan de la construction du discours, sert à ajouter en (8) un nouvel élément dans une énumération qui, cette fois, n'est pas basée sur une disposition spatiale, contrairement à (6). À la limite, *puis* pourrait même être omis sans que la cohérence de la narration en soit affectée. Il est évident que le marqueur ne présente alors plus une valeur temporelle et c'est pourquoi il relèverait également de ce que Antoine (1958) aurait appelé un emploi «neutre». Dans l'exemple considéré, les segments entre lesquels aucun lien temporel n'existe se caractérisent donc par le fait qu'ils sont symétriques, comme avec *pis* et *et* en (2), (3) et (5) (ex.: *Et je voyais qu'il s'était baissé puis qu'il avait une drôle de pose, puis qu'il riait* [. . .]).

- (8) Et je voyais qu'il s'était baissé, *puis* qu'il riait, *puis* qu'il avait une drôle de pose et qu'il reniflait fort. (Giono, *Un de Baumugnes*, exemple cité dans Bras, Le Draoulec et Vieu, 2001: 112) <*pis/et*>

Par ailleurs, en plus d'être connecteur, *pis* présente aussi, comme nous l'avons mentionné plus haut, quelques emplois discursifs refusés par *puis* et par *et* (seuls). Cela est illustré en (9), où le marqueur, produit avec une intonation un peu montante, pourrait servir à B à s'enquérir auprès de A de la suite des choses relativement à un thème mutuellement connu de A et B. Nous reviendrons aux emplois discursifs de *pis* (section 4), après avoir examiné son utilisation lorsqu'il est connecteur (section 3).

- (9) B dit à A, après les salutations d'usage: *Pis?* Tes examens? Ça s'est bien passé?
<?*Puis?/*Et?*>

Pour clore cette présentation, la série d'exemples introduits jusqu'ici permet de conclure que *pis* n'est pas toujours, en français québécois, une simple variante dans la prononciation de *puis*, contrairement à ce qu'on a pu suggérer ailleurs. Ainsi, A. Giacomi, H. Cedergren et M. Yaeger examinent, dans un corpus de français parlé à Montréal, *pis* et *puis* qui se voient regroupés indifféremment sous la forme notée *PI* (Giacomi, Cedergren et Yaeger, 1977). S'il existe incontestablement une certaine zone de flottement où *pis* alterne avec *puis*, à savoir lorsque *puis* se rapproche des connecteurs neutres, il est également incontestable que *puis* a permis l'émergence d'une nouvelle unité lexicale, en l'occurrence *pis*, qui doit être examinée pour elle-même.²

Un regard particulier sur les collocations acceptées par *puis* et par *pis* amène plus précisément à envisager la possibilité d'un glissement progressif de *puis* à *pis*. C'est ainsi que nous posons l'existence de la chaîne sémantique suivante en diachronie, du moins pour les cas où *pis* est connecteur (pour les cas où il est MD, voir la conclusion sous 5.2 et 5.3): 1) existence de *puis*, seul et unique marqueur, 2) modification sémantique de *puis* où le trait /+temporel/ tend à s'éclipser dans certains contextes

² Cela était déjà au programme de P. Laurendeau dans ses études de 1982 et 1983 où il s'est principalement penché sur le *pis* connecteur.

et émergence de la prononciation *pis*, 3) émancipation de *pis* par rapport à *puis* qui devient alors un connecteur à part entière, de sorte que le parcours évolutif amorcé avec *puis* relativement à la perte du trait /+temporel/ s'en trouve freiné. La phase 1 et la première partie de la phase 3 (émergence d'un marqueur autonome) sont indéniables. Quant à la phase intermédiaire, elle nous semble probable, car si ce n'était d'elle, il faudrait supposer qu'on est passé drastiquement du *puis* connecteur temporel au *pis* connecteur neutre. Évidemment, cette phase, si elle a véritablement existé, comporte beaucoup d'inconnues que les données dont nous disposons ne nous permettent pas de clarifier. Toutefois, les quelques cas d'alternance signalés plus haut entre *pis* et *puis* en synchronie appuient cette hypothèse dans la mesure où ils doivent constituer des reliquats d'une telle évolution graduelle. Ceci dit, comme les contextes où il y a alternance demeurent relativement limités et qu'ils s'expliquent davantage par un examen de *puis* que de *pis*, nous n'y accorderons pas une importance particulière dans le reste de notre étude.

3 *PIS* CONNECTEUR: UN SIMPLE REMPLAÇANT DE *ET*?

Lorsqu'il est connecteur propositionnel, *pis* peut relier des noms comme en (10), des adjectifs comme en (11), des verbes comme en (12), des adverbes comme en (13) et des propositions fléchies comme en (14).

- (10) Elle est partie acheter du pain *pis* du lait.
- (11) Il est gentil *pis* poli.
- (12) Arrête de parler *pis* de manger en même temps.
- (13) Il parle doucement *pis* gentiment.
- (14) Il mange *pis* il parle toujours en même temps.

Malgré sa grande flexibilité lorsqu'il est connecteur, *pis* n'est toutefois pas toujours substituable à *et*. Ainsi, le marqueur ne commute pas avec *et* dans la série d'exemples (15)–(21).

- (15) On verra en temps *et* lieu. < **pis* >
- (16) Il est arrivé sain *et* sauf. < **pis* >
- (17) Les arrestations se poursuivent nuit *et* jour. < **pis* >
- (18) Ça coûte trente dollars *et* 20. < **pis* >
- (19) Elle est pas grande: elle mesure cinq pieds *et* deux. < **pis* >
- (20) On vit collés l'un sur l'autre depuis un an *et* demi. < **pis* >
- (21) Tous mes amis *et* parents vous diront qu' mon bonheur, je l'sème à tout vent, j'donne ma joie comme on donne des bouquets. < ?*pis* >

On pourrait tenter d'expliquer la difficulté d'utiliser *pis* dans les exemples cités en invoquant, sans plus, le caractère relativement figé des expressions relevées.³ Ce

³ Ainsi, P. Laurendeau note qu'il n'y a pas équivalence stricte en français québécois entre *et* et *pis*, mais la motivation sémantique à la base de cette différenciation ne paraît pas clairement identifiée. L'auteur écrit: «*pis* est le joncteur de constituant normal en québécois (les cas

serait le cas avec *temps et lieu* en (15), *sain et sauf* en (16) et *nuit et jour* en (17). Il s'agit cependant d'une explication partielle, pour les trois raisons suivantes:

- premièrement, cela ne nous dit pas pourquoi *et* serait souvent privilégié dans ce genre d'expressions;
- deuxièmement, *et* n'apparaît pas toujours dans des expressions parfaitement figées, comme on le voit en (18)–(21);
- troisièmement, *pis* commute parfois avec *et* dans certaines expressions tout aussi codifiées, comme l'illustre (22). Il est vrai que la répétition du déterminant favorise alors l'emploi de *pis* qui est plus naturel en (22) qu'en (23). Cet état de choses n'est pas aléatoire et permet d'identifier une particularité de *pis* face à *et*. Le rôle du connecteur *pis* serait toujours de lier deux entités, deux prédicats, deux propositions, voire deux actes de langage, conceptualisé(e)s indépendamment l'un(e) de l'autre. En cela, il se distinguerait de *et* qui serait en train de se spécialiser pour lier, en français québécois, des entités, des propriétés, etc. qui forment un tout.

(22) Je te souhaite une bonne *pis* une heureuse année.

(23) Je te souhaite une bonne *et* heureuse année. <?*pis*>

En clair, nous soutenons que la distribution complémentaire observable entre *pis* vs *et* en français québécois serait le reflet de la spécialisation sémantique suivante:

- *pis* serait un connecteur que l'on pourrait qualifier de «dissociatif». Il signifierait quelque chose comme 'X et aussi Y'. Ainsi, on ne dira pas «*J'ai vu un film en noir *pis* blanc», mais bien «... en noir *et* blanc». C'est que le film n'est pas, d'une part, en noir *et*, d'autre part, en blanc. Les deux couleurs constituent ensemble une caractéristique intrinsèque du film;
- *et* serait en train de devenir un connecteur que l'on pourrait qualifier d'«associatif»; il signifierait que X et Y doivent être considérés ensemble, qu'ils forment un tout.

Sans vouloir pousser le parallélisme trop loin, remarquons que la situation qui est ici décrite n'est pas sans rappeler celle examinée notamment dans Lambert (2001b: 124) pour certaines langues comme le latin et le grec ancien qui présentent aussi deux connecteurs: un connecteur, nous dit l'auteur, qui va dans le sens d'une interprétation synthétique (à rapprocher de l'emploi associatif) et un connecteur nettement plus additif (à rapprocher de l'emploi dissociatif).

Pour en revenir à l'analyse de quelques exemples, *grand* et *gros* sont des prédicats de niveau 1 en (24) qui, ensemble, peuvent être considérés comme caractérisant la personne à laquelle l'énonciateur se réfère. Dire de quelqu'un qu'il est *grand et gros*, c'est dire quelque chose comme 'il est costaud'. En (25), le sens n'est pas tout à fait le même, dans la mesure où il y a nécessairement une double prédication: d'abord celle de la grandeur, puis celle de la grosseur. On se fait alors deux images des propriétés associées à la personne dont l'énonciateur parle. Il n'est pas du tout impossible, du

où on retrouve *et* dans ce rôle relèvent du syntagme figé) en dépit de la présence de certains contre-exemples marginaux [...]. (Laurendeau, 1983: 16)

reste, que la différence signalée soit également marquée par la prosodie. En (24), on aura tendance à produire *grand* et *gros* ensemble, sans les disjoindre d'aucune façon. En revanche, le premier adjectif pourra éventuellement être séparé du groupe qui le suit en (25) par une brève pause. De plus, *pis* pourra être légèrement accentué, ce qui viendra souligner encore davantage le caractère disjoint des adjectifs coordonnés. En ce sens, il est donc normal que la tendance soit d'utiliser *pis* en (26), lorsqu'il s'agit de coordonner des adjectifs qui n'appartiennent pas à la même classe sémantique, comme l'a observé Laurendeau (1983). Dans les termes introduits précédemment, il y a alors indiscutablement connexion dissociative.

(24) Il est grand *et* gros.

(25) Il est grand *pis* gros.

(26) J'aime bien Pierre. Il est gentil *pis* intelligent.

Notons aussi que, dans certains exemples où *pis* est exclu, ceux-ci peuvent être produits soit avec *et* soit sans *et*, comme en (18) et (19) où on pourrait très bien dire *trente dollars vingt* et *cinq pieds deux* – sans doute parce qu'il s'agit justement de conceptualiser la somme d'argent et la grandeur comme un tout. Les vingt cents et les deux pouces ne sont pas rajoutés, après coup, aux trente dollars ou aux cinq pieds: il s'agit d'un tout. La situation serait différente s'il s'agissait, par exemple, de donner les dimensions d'un objet. La phrase *La table mesure quatre pieds de long pis trois pieds de large* serait recevable parce que la largeur et la longueur sont deux aspects distincts d'un objet. Dans les exemples où *et* n'est pas nécessaire comme en (18) et (19), *pis* est carrément impossible, alors que dans d'autres exemples où *et* est requis, *pis* est tout simplement douteux. C'est le cas en (21) où *amis* et *parents*, qui représentent normalement deux groupes distincts de personnes, sont ici présentés comme un «bloc homogène». Le bloc en question serait indiscutablement scindé si on disait par exemple *mes amis et mes parents*, c'est-à-dire si on répétait le déterminant. Dans un tel contexte, on pourrait aussi dire *mes amis pis mes parents*. En conclusion, l'acceptabilité du connecteur *pis* passe par une série de degrés allant de l'acceptabilité pure et simple à l'agrammaticalité la plus totale. Cela découlerait du fait que, entre ce qui est conceptualisé comme un tout et ce qui est conceptualisé comme des choses distinctes, il y a des degrés intermédiaires.

Le fait que *pis* et que *et* ne coordonnent pas tout à fait de la même façon pourrait en outre expliquer pourquoi *pis* sera spontanément utilisé lorsqu'il s'agit de lier deux propositions fléchies. Ainsi, *et* n'est pas exclu dans les exemples (27) et (28), mais du point de vue d'une grammaire d'encodage en français québécois, c'est-à-dire du point de vue de ce qui a toute chance d'être réellement produit, *pis* est nettement plus naturel et attendu. Dans de tels contextes, l'énonciateur fait forcément référence à deux événements distincts.

(27) Les autobus passent *pis* on se demande pourquoi . . . Personne dedans.

(28) Je vais y aller. Ça a l'air intéressant *pis* il fait beau.

Il en est de même dans les cas où deux phrases de types syntaxiques différents sont conjointes. *Pis* aura naturellement préséance sur *et* (v. Léard, 1986 pour quelques observations sur cette différence). Ainsi, le marqueur apparaît entre des phrases

déclarative et interrogative en (29), et des phrases impérative et déclarative en (30). Enfin, *pis* pourra mettre en relation des énoncés produits par des énonciateurs distincts, comme en (31). Dans ces trois exemples, *pis* n'est plus à proprement parler connecteur propositionnel, mais plutôt connecteur textuel. En effet, il n'effectue pas un lien entre des éléments (syntagmes ou propositions) au sein d'une phrase, comme c'était le cas avec la plupart des exemples introduits jusqu'à présent. Il sert principalement à regrouper deux segments textuels qui peuvent eux-mêmes être considérés comme des phrases. Cela est incontestable en (29) et (30), du fait que les segments reliés par *pis* portent des marques syntaxiques distinctes, associées à des actes illocutoires différents. De plus, le changement d'énonciateur en (31) correspond nécessairement à la production d'un nouvel acte illocutoire qui s'inscrit explicitement, grâce au marqueur, dans la continuité de l'acte illocutoire produit par A.

- (29) La compagnie s'en va en faillite à cause de Gaudreault, *pis* tu trouves ça normal?
- (30) Tout ça pour dire qu'il faut faire confiance à personne. Donne-leur des conseils *pis* ils vont s'en servir contre toi. Je te le garantis!
- (31) A: Je vais voir.
B: *Pis* tu vas m'en reparler?

En somme, *pis* occupe une zone d'emplois très large par rapport à celle dévolue à *et*. Nous voudrions suggérer que, s'il doit y avoir eu, dans le passé, superposition de *et* et de *pis*, cette étape se trouve maintenant dépassée en français québécois spontané. Plus l'indépendance entre les segments reliés grandit, plus *pis* sera privilégié. À l'inverse, plus cette indépendance s'amenuise, plus *et* sera naturel.

Il est tentant de mettre en relation les résultats dégagés avec le fait que *pis* provient de *puis* par syncope, au sens où ce dernier marqueur traduit aussi l'idée d'une indépendance entre les segments reliés. Ce fait a été observé ailleurs, notamment dans Chevalier et Molho (1986: 27) qui, s'intéressant à *puis*, affirment que le marqueur diffère de *et* en ce sens «qu'il dissocie ce qu'il conjoint». De même, Reyle (1998) formule l'hypothèse que les phrases combinées par *puis* dans une énumération réfèrent à des éventualités qui sont indépendantes les unes des autres. Enfin, Hansen (1998: 296) suggère que lorsque *puis* fonctionne comme une conjonction d'addition, il indique que deux et seulement deux éléments sont conjoints et que ces deux éléments doivent être interprétés comme étant séparément pertinents. En résumé, même si *pis* est un connecteur à part entière (c'est-à-dire un mot distinct de *puis*), il semble néanmoins conserver une teinte de l'unité source. C'est peut-être de ce côté qu'il faudrait chercher une explication au fait que *pis*, contrairement à *et*, n'accepte pas certaines formes de répétition qui ont pour effet de mettre en relief les éléments coordonnés (sur le phénomène de la répétition des connecteurs, v. Piot, 2000). Par exemple, (32) serait recevable, mais non (33).

- (32) Certains disent que c'est une victoire *et* militaire *et* politique pour les États-Unis.

- (33) *Certains disent que c'est une victoire *pis* militaire *pis* politique pour les États-Unis. <**puis*>

Terminons cet examen du connecteur *pis* en revenant sur une observation, que l'on peut lire notamment dans Laurendeau (1983), selon laquelle celui-ci serait quasiment l'unique connecteur (neutre) en français québécois. Dans les termes de l'analyse esquissée précédemment, nous soutiendrons donc qu'il y aurait davantage de contextes conversationnels qui se prêteraient à l'utilisation d'un type de connexion dissociative qu'à un type de connexion associative.

4 *PIS?*, MARQUEUR DISCURSIF

En plus d'être connecteur, *pis* agit aussi à titre de marqueur discursif (MD), comme il a été mentionné à la section 2. Il a alors le statut de mot-phrase et sa seule présence peut tenir lieu d'intervention. Dans ce type d'emploi, *pis* est produit avec une intonation un peu montante, de sorte qu'il a été désigné dans Laurendeau (1983) comme étant un «*pis* interrogatif» (noté *pis?*). Nous reprendrons ici cette convention, non seulement parce qu'elle reflète bien les particularités intonatives du marqueur, mais aussi parce qu'elle traduit son lien étroit avec l'acte de questionner. Il y a tout lieu d'insister sur cette dimension grammaticale particulière, car elle explique pourquoi les deux sens discursifs de *pis?*, qui seront maintenant examinés, paraissent à première vue être des sens antonymiques. C'est qu'ils exploitent, d'une manière différente, la forme interrogative dont ils proviennent. Ils n'en demeurent pas moins pour autant incontestablement liés entre eux, ainsi qu'à l'emploi où *pis* oeuvre comme connecteur. En effet, ils présentent tous deux, là encore, l'idée d'un 'ajout', d'une 'suite'.

4.1 *Demande d'une suite*

En (34), *pis?* est anaphorique du thème conversationnel en cours. L'énonciateur prend une part active à l'échange et manifeste son désir d'en savoir davantage sur ce thème. En (35), le marqueur n'est pas anaphorique, dans la mesure où il ne réfère pas à du cotexte antérieur, mais à un thème implicite, passif, qui se trouve immédiatement réactivé par une question. De nouveau, il y a manifestation d'intérêt de la part de l'énonciateur qui fait basculer au premier plan un sujet relatif à des connaissances qu'il partage avec le coénonciateur et sur lequel il le questionne afin d'en connaître le dénouement. En l'absence de *pis?*, le sens de l'intervention serait radicalement modifié car il n'y aurait plus ce présupposé relatif à un savoir partagé qui lie les énonciateurs. *Pis?* est ici à rapprocher d'un marqueur comme *finale*ment qui, placé dans le contexte présenté en (35), servirait également à souligner l'existence d'un sujet implicite, mutuellement connu des énonciateurs.

- (34) A: Je vois pas pourquoi elle chiale, c'est son métier, faire le ménage: elle est concierge. Ça fait que je lui ai dit que, moi aussi, j'en avais une journée dans le corps.
 B: *Pis?* Qu'est-ce qu'elle a dit?
 A: Elle a encore chialé.

- (35) B croise A et, une fois le rituel d'ouverture terminé, il lui demande: *Pis?*
Êtes-vous allés au restaurant, hier soir?

Ainsi, la question posée par l'énonciateur au moyen de ce premier *pis?* s'interprète de manière littérale. Il demande en quelque sorte au coénonciateur de répondre à la question suivante: *Qu'est-ce qui s'en suit relativement au sujet de conversation qui est en cours ou relativement à un sujet qui fait partie de nos connaissances communes?*

4.2 Rejet d'une suite

Nous retrouvons en (36) le deuxième emploi discursif de *pis?*. L'énonciateur utilise alors le marqueur afin de couper court à l'affirmation du coénonciateur. Il lui signale qu'il ne désire pas particulièrement enchaîner sur le thème introduit, que la suite n'est pas transparente et qu'il ne tient pas à la chercher ou à l'entendre. Étant donné que ce *pis?* est de nouveau produit avec une intonation légèrement montante, le désintéret de l'énonciateur se trouve masqué par une question. C'est un peu comme s'il renvoyait au coénonciateur la responsabilité de trouver par lui-même la réponse à la question posée. Cet emploi de *pis?* n'est donc pas sans rappeler les questions rhétoriques, en ce sens qu'il contient une affirmation indirecte (Borillo, 1981). Il s'apparente ainsi à une question comme *Est-ce vraiment nécessaire d'insister, de donner une suite à ce que tu viens de dire?*, que l'on pourrait interpréter comme signifiant indirectement 'Ce n'est pas nécessaire d'insister, de donner une suite à ce que tu viens de dire'.

- (36) A: Mon chien est tombé à l'eau.
B: *Pis* (après)? Tu vois pas que je suis occupé, là? J'ai pas le temps d'entendre tes histoires!

Sur le plan de la forme, les deux sens de *pis?* se reconnaissent de la façon suivante:

- du point de vue des relations synonymiques, *et alors* peut commuter avec les deux, mais *alors* seul (sans *et*) est possible uniquement avec le premier. Dans ce cas, il n'est d'ailleurs pas forcément produit avec une intonation montante en français de France. De plus, si *finalement* se substitue au premier *pis?*, il ne commute pas avec le second;
- du point de vue des collocations, la présence de *après* est exclue avec le premier *pis?*, tandis qu'elle est naturelle avec le second (sans être nécessaire);
- enfin, le *pis?* de demande d'une suite pourra être produit à un niveau légèrement plus haut que le *pis?* de rejet d'une suite et sa voyelle aura parfois tendance à être légèrement allongée.

Toutefois, au-delà des différences de surface qui les séparent, tous les emplois de *pis* sont liés directement entre eux par la notion de 'suite', 'd'ajout', qu'il s'agisse du *pis* connecteur ou du *pis?* MD. L'impression que *pis?* exprime des sens contraires en (35) et (36) tient au fait qu'il exploite un aspect différent de l'interrogation. Plutôt que de s'enquérir de la suite, comme il le faisait en (35), l'énonciateur affirme indirectement en (36) que toute suite relativement au sujet de conversation

qui est en cours est dénuée d'intérêt pour lui. Il n'y a donc pas hononymie, mais polysémie.

5 CONCLUSION

5.1 *Le connecteur*

Si l'on se fie aux analyses proposées par certains historiens de la langue, les connecteurs proviendraient souvent d'unités exprimant, au départ, des notions d'espace ou de temps (Antoine, 1958: 542 et sq.). Il ne serait pas rare, qu'avec le temps, ces unités perdent leur valeur spatiale ou temporelle pour devenir des connecteurs neutres.⁴ Ce phénomène serait par exemple observable avec *puis* depuis le XIII^e siècle (Antoine, 1958: 669), ce qui expliquerait notamment son association naturelle avec certaines unités à valeur temporelle comme *puis maintenant*, *puis après*, *puis ensuite*, etc. (*puis* \cong 'et'). Un phénomène similaire s'observe aussi avec *pis* en français québécois (v. le *Glossaire du Parler français au Canada* 1968; Laurendeau, 1983), où on rencontre fréquemment des collocations telles que *pis après*, *pis ensuite*, *pis à part de ça*, etc.

Dans cette veine, le développement de *pis* comme connecteur neutre qui coexisterait avec *et* en français québécois sans complètement le déloger serait l'aboutissement ultime d'un processus amorcé de longue date avec *puis*. Son intégration définitive dans le système des connecteurs neutres aurait eu pour conséquence que *et* se serait spécialisé dans un type de connexion associative, alors que lui-même serait plutôt axé sur un type de connexion dissociative.

Les cas les plus frappants où *pis* agit comme connecteur neutre seraient sans doute ceux où il apparaît dans la liaison d'éléments au sein de syntagmes. Cette utilisation particulière, qui traduit sans équivoque l'intégration d'un marqueur dans le système des connecteurs neutres, n'est pas propre au français québécois (v. par exemple le *Glossaire du Parler français au Canada* aux entrées *pis* adverbe, *pis* conjonction, *pis après* locution adverbiale et *pis ensuite* locution adverbiale). On la retrouve, entre autres, en français de France où elle se présente avec une plus ou moins grande vivacité en fonction, notamment, d'une variation de type diastatique (Laks, 1983).⁵ À preuve, les exemples (37)–(39) tirés de la littérature française, qui comportent

⁴ G. Antoine écrit plus précisément: «un grand nombre de conjonctions sont issues d'expressions signifiant un rapport d'espace ou de temps». Pour illustrer ce mouvement évolutif, l'auteur prend en exemple des données provenant de langues diverses. En ce qui concerne le français, il cite le cas de *puis* qui «devient si aisément un pur équivalent de *et*» (Antoine, 1958: 551). De plus, Antoine précise que *et* tire lui-même son origine «du lointain *eti*» qui aurait signifié 'encore' (Antoine, 1958: 551; v. aussi Meillet, 1958: 165 et Lambert, 2001b: 115).

⁵ Un relecteur du *JFLS* attirait notre attention sur le fait qu'en français de France la collocation *et puis* présente un parallélisme certain avec le connecteur *pis* dans la mesure où le trait /+temporel/ aurait aussi tendance à s'éclipser. C'est dire, du coup, que l'usage de *pis* comme connecteur neutre dans cette variété de français est nettement moins homogène qu'il ne l'est en français québécois.

des occurrences comparables à celles relevées en français québécois pour *pis* dans la jonction d'éléments formant des syntagmes nominaux.⁶

- (37) Andoche: – faut vous dir' qu'à ç' midi nous avons eu des mot' ensemble, la vieill' *pis* moi...oui...ej' sais seul'ment plus ed' qué côté [...] (Roger Martin du Gard, 1928, *La Goufle*)
- (38) [...] on était, moi *pis* mes deux soeurs. (Roger Martin du Gard, 1928, *La Goufle*)
- (39) – Avec ma bicyclette je vais à Verdun tantôt. – ah...ça...c' t' épatant fit Gaspard parce que le fait est qu'on trouve pus rien...j' veux bien du chocolat...*pis* du foin pour ma pipe...ah, hein, Burette, ça c' t' épatant. (René Benjamin, 1915, *Gaspard*)

En résumé, l'utilisation de *pis* comme connecteur neutre constitue un point d'aboutissement naturel en français parlé pour une unité au départ temporelle, mais son implantation dans les différentes variétés de français paraît liée à certaines variables sociolinguistiques qui ne sont pas forcément partout les mêmes.

5.2 Le marqueur discursif

En ce qui concerne les emplois discursifs du marqueur, il est probable qu'ils ne proviennent pas directement, d'un point de vue diachronique, du *pis* connecteur, mais plutôt de la collocation discursive *et puis?* qui serait ensuite devenue *et pis?* et, enfin, *pis?*. Ainsi, la forme *et puis?* apparaît dans des textes anciens, comme en témoigne l'exemple (40) extrait d'un texte français du XVI^e siècle.

(40) Alinadad, fils de Saul:

Et puis? Quelle nouvelle? S'il convient que du roy le conseil on revele. Est-il point arrêté de marcher plus avant? (Louis Des Masures, 1566, *David fugitif*)

L'expression discursive *et puis?* figure également sous l'entrée *puis* de plusieurs dictionnaires anciens (ex.: le *Dictionnaire de l'Académie*, éds 1694, 1798⁷) et plus récents (ex.: le *Trésor de la langue française*, 1971–1994; le *Petit Robert*, 2002) avec un sens comparable au premier sens discursif introduit précédemment pour *pis?*

⁶ De même, Laks (1983: 83) observe, dans une étude portant sur le discours d'un groupe de six adolescents de 14–15 ans vivant dans la banlieue parisienne au début des années 1980, que *pis* (associé ou non à *et*, selon le cas) est le connecteur type chez ce groupe de locuteurs. L'auteur affirme:

Les différences de fréquence que l'on observe [entre *et*, *et pis* et *pis*] sont donc bien le résultat d'un processus de changement qui affecte le système des conjonctions. Ce changement «par le bas», déjà ancien, va contre la norme linguistique dominante et est plus avancé chez les locuteurs les plus illégitimes. (Laks, 1983: 85)

⁷ Il n'est pas sans intérêt de lire le passage consacré à *et puis?* dans le *Dictionnaire de l'Académie* (éd. 1798) reproduit ci-dessous.

On dit famil. par interrogation, *Et puis?* pour dire, Et bien qu'en arrivera-t-il, que s'ensuivra-t-il, que fera-t-on après? ou, Qu'en arriva-t-il, que s'ensuivit-il? (*Dictionnaire de l'Académie*, éd. 1798)

en français québécois. Du reste, la forme *pis?* elle-même n'est pas typiquement québécoise. Elle est peut-être plus fréquente dans cette variété de français que dans d'autres, mais elle est également attestée en français de France comme le montrent les exemples (41)–(42) où elle se voit associée à *après*.

- (41) Sur le quai boueux d'une petite gare trempée, un gros territorial qui montait la garde leur dit: Ah, des gars qu'ont l' filon! V'nez-t-il du dépôt? – *Pis après?* fit Gaspard? – Ben l'aurait mieux valu y rester . . . – Essence de betterave, dit Gaspard . . . fourneau économique . . . et le regardant sous le nez: Pourquoi t'es navet comme ça? (René Benjamin, *Gaspard*, 1915)
- (42) – La ferme! Qu'est-ce que ça peut te foutre?
 – Moi, j'ai pas plus de famille que toi. Personne, que Louise – qui n'est pas de ma famille vu qu'on n'est pas mariés. Moi, j'ai pas de condamnations en dehors de quéqu' bricoles militaires. Y a rien sur mon nom.
 – *Et pis après?* J'm fous.
 – J'vas te dire: prends mon nom. Prends-le, je te l'donne: pisqu'on n'a pas d'famille ni l'un ni l'autre.
 – Ton nom?
 – Tu t'appelleras Léonard Carlotti, voilà tout. C'est pas une affaire. Qu'est-ce que ça peut t'fiche? Du coup, tu n'auras pus d'condamnation. Tu s'ras pas traqué, et tu pourras être heureux comme je l'aurais été si c'te balle ne m'avait pas traversé le magasin. (Henri Barbusse, *Le feu*, 1916)

5.3 Parcours ayant conduit à l'émergence de *pis* en français québécois synchronique

À la lumière des observations précédentes, on peut proposer que *pis* serait l'aboutissement, en français québécois synchronique, de la fusion de deux chaînes d'évolution qui contribuent à son statut actuel d'unité polycatégorielle (c'est-à-dire, d'une part, son statut de connecteur neutre, propositionnel et textuel et, d'autre part, son statut de MD), comme illustré par la figure 2 («C. neutre prop./ tex.» = 'connecteur neutre, propositionnel et textuel').

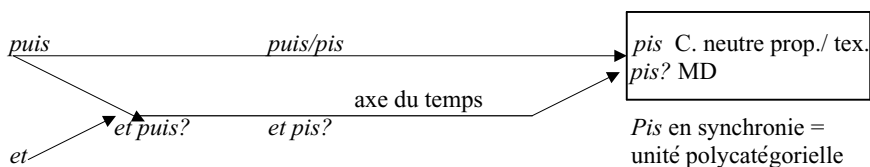


Figure 2. Parcours évolutif ayant conduit à l'émergence de l'unité *pis* en français québécois synchronique.

Remarquons, en conclusion, que le glissement d'une unité à valeur temporelle vers des emplois discursifs représente incontestablement un autre parcours naturel qui complète celui où une unité à valeur temporelle se faufile du côté du connecteur neutre. Ce processus d'évolution, peu étudié par comparaison à celui où une unité temporelle s'insère dans le paradigme des connecteurs neutres, s'est également produit notamment avec *et alors?* qui prendra facilement la place, en français

de France actuel (dans un niveau neutre), de *et puis?* et de *pis?*.⁸ Les modalités d'expression peuvent ainsi différer en fonction du lieu, du temps, des registres, des classes sociales, mais par-dessus tout, il est manifeste qu'il y a des sens qui ont des affinités avec d'autres sens – et dans le présent cas, il est clair que le sens temporel a aussi une affinité avec certains sens interactionnels.

Author's address:

Gaétane Dostie

Département des lettres et communications

Faculté des lettres et sciences humaines

Université de Sherbrooke

2500 boulevard Université

Sherbrooke, P. Québec, J1K 2R1

Canada

e-mail: gaetane.dostie@usherbrooke.ca

RÉFÉRENCES

- Adam, J.-M. et Revaz, F. (1989). Aspects de la structuration du texte descriptif: les marqueurs d'énumération et de reformulation. Structuration de textes: connecteurs et démarcations graphiques. *Langue Française*, 81: 59–98.
- Antoine, G. (1958). *La coordination en français*, vol. 1. Paris: d'Artrey.
- Borillo, A. (1981). Quelques aspects de la question rhétorique en français. *DRLAV*, 25: 1–33.
- Bras, M., Le Draoulec, A. et Vieu, L. (2001). French adverbial *puis* between temporal structure and discourse structure. Dans: M. Bras et L. Vieu (dir.), *Semantic and Pragmatic Issues in Discourse and Dialogue. Experimenting with Current Dynamic Theories*. Amsterdam: Elsevier, pp. 109–146.
- Chevalier, J.-C. et Molho, M. (1986). De l'implication: esp. 'pues' fr. 'puis'. *Travaux de Linguistique et de Littérature*, 24: 23–34.
- Cornulier, B., de (1985). *Effets de sens*. Paris: Minuit.
- Dostie, G. (2004). *Pragmaticalisation et marqueurs discursifs. Analyse sémantique et traitement lexicographique*. Bruxelles: Duculot/ De Boeck.
- Giacomi, A., Cedergren, H. et Yaeger, M. (1977). *Pi, et pi...pi que* à Montréal. *Recherches sur le Français Parlé*, no. 1. Université de Provence, 87–99.
- Hansen, M.-B. M. (1998). *The Function of Discourse Particles*. Amsterdam et Philadelphia: Benjamins.
- Lambert, F. (2001a). Le *et* temporel est-il temporel? *Cahiers de Grammaire*, 26: 143–163.
- Lambert, F. (2001b). *Et*: un cas de grammaticalisation? Dans: G. Col et D. Roulland (dir.), *Grammaticalisation 2, Concepts et cas*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes, pp. 113–134.

⁸ Comme nous l'avons signalé au point 4, *et alors?* pourra d'ailleurs se réduire à *alors* dans les contextes où le premier *pis?* apparaît. Le parallélisme entre *et puis?/ pis?* et *et alors?/ alors* concerne donc non seulement le sens, mais aussi le comportement général au plan de la forme.

- Laks, B. (1983). Langage et pratiques sociales. Étude sociolinguistique d'un groupe d'adolescents. *Actes de la Recherche en Science Sociale*, 46: 73–97.
- Laurendeau, P. (1982). Pi_1 et Pi_2 en français du Québec: un continuum sémantique à désambiguïser. *Revue de l'Association Québécoise de Linguistique*, 2: 91–108.
- Laurendeau, P. (1983). Sur la systématique et la combinatoire du joncteur *pi* en québécois. *Travaux de Linguistique Québécoise*, 4: 13–57.
- Léard, J.-M. (1986). Le statut de *pi* et *fak* en québécois et leur compatibilité avec certaines opérations. Dans: J.-C. Bouvier (dir.), *Morphosyntaxe des langues romanes*. Actes du XVII^e Congrès international de linguistique et philologie romanes (Aix-en-Provence 19 août–3 septembre 1983), volume 4. Aix-en-Provence: Université de Provence, pp. 527–540.
- Lichtenberk, F. (1991). Semantic change and heterosemy in grammaticalization. *Language*, 67: 475–509.
- Luscher, J.-M. et Moeschler, J. (1990). Approches dérivationnelles et procédurales des opérateurs et connecteurs temporels: les exemples de *et* et de *enfin*. *Cahiers de Linguistique Française*, 11: 77–104.
- Meillet, A. (1958). Le renouvellement des conjonctions. Dans: *Linguistique historique et linguistique générale*. Paris: Champion, pp. 159–174. (Republication d'un texte paru en 1915–1916.)
- Piot, M. (2000). Les conjonctions doubles: coordination – subordination. *Linguisticae Investigationes*, 23: 45–76.
- Reyle, U. (1998). A note on enumerations and the semantics of *puis* and *alors*. *Cahiers de Grammaire*, 28: 67–79.
- Turco, G. et Coltier, D. (1988). Des agents doubles de l'organisation textuelle: les marqueurs d'intégration linéaire. *Pratiques*, 57: 57–79.

Dictionnaires

- Dictionnaire de l'Académie*, éds (1694, 1798). Versions électroniques consultées via la base de données ARTFL.
- Glossaire du parler français au Canada* (1968). La société du parler français au Canada. Québec: Presses de l'Université Laval. (Première édition 1930).
- Petit Robert* (2002). J. Rey-Debove and A. Rey (dir.). Paris: Le Robert.
- Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle* (1971–1994). P. Imbs puis B. Quemada (dir.). Paris: CNRS, 16 tomes.

Corpus

- BDTS (Banque de données textuelles de Sherbrooke), Université de Sherbrooke. Base qui comprend des textes variés (textes littéraires, entrevues, émissions de télévision, etc.). Textes en partie postérieurs à 1970. (Adresse du site: <http://www.usherb.ca/Catfq/bdts>)
- ARTFL (American and French Research on the Treasury of the French Language, University of Chicago et Centre National de la Recherche Scientifique). Cette base correspond en partie à Frantext. (Adresse du site: <http://www.lib.uchicago.edu/efits/ARTFL>)